CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
120e et 121e livraisons.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
rue Vivienne, 2 bis.





LE CHÊNE ET LE ROSEAU

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. GALOPPE D'ONQUAIRE ET A. DECOURCELLE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 21 NOVEMBRE 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE COMTE DE CHAVIERRE	M. Arnal.
LA COMTESSE, sa femme.	Mlle Saint-Marc
LE MARQUIS DE COURTEUIL	M. Delannoy.
LA MARQUISE, sa femme.	Mme Caroline Bader.
GASTON DE LUCIENNE.	M. Lagrange.

Un salon. — Au fond, deux portes battantes donnant sur le jardin. — Portes latérales.

SCÈNE I.

LE COMTE, LA COMTESSE.

(*Le comte est en robe de chambre, assis à une table, un journal à la main. La comtesse travaille de l'autre côté du théâtre.*)

LA COMTESSE.

Quoi de nouveau, monsieur le comte?

LE COMTE.

Pas grand' chose.

LA COMTESSE.

Que dit la bourse?

LE COMTE.

Elle dit :... qu'on portera cet été des robes de mousseline blanche et des chapeaux de paille d'Italie.

LA COMTESSE, se levant.

Mon journal de modes est plus bavard : car il ajoute que la hausse continue.

LE COMTE.

En effet.

LA COMTESSE.

Et n'est-ce pas à la baisse que vous jouez, mon ami!

LE COMTE.

Vous dites?...

LA COMTESSE.

Je vous demandais si...

LE COMTE.

C'est incroyable!... Je remarque que depuis quelque temps vous affectez des airs... d'agent de change... Vous savez, pourtant, que je n'aime pas cela.

LA COMTESSE.

Alors, me sera-t-il permis de vous parler de l'avenir de votre nièce?

LE COMTE, *se levant.*

Vous m'avez prévenu ; j'allais vous faire part... de son mariage.

LA COMTESSE.

De son mariage?

LE COMTE.

Nous signons ce soir au contrat.

LA COMTESSE.

Ce soir ?

LE COMTE.

Le bal que je donne n'a pas d'autre but.

LA COMTESSE.

Et daignerez-vous me dire le nom du fiancé?

LE COMTE.

C'est trop juste : je la marie à M. de Savigny !...

LA COMTESSE.

M. de Savigny ?... Mais je l'ai vu hier, et il ne m'a rien dit.

LE COMTE.

Je le crois bien... il ne sait rien lui-même.

LA COMTESSE.

Comment ?...

LE COMTE.

Oh ! il ne se croyait pas si avancé ; c'est une surprise que j'ai voulu lui ménager.

LA COMTESSE.

Mais Lucie consent donc ?

LE COMTE.

Consentir est joli... Vous supposez donc qu'elle puisse refuser?

LA COMTESSE.

Dame!... si elle aimait quelqu'un ?

LE COMTE.

A son âge ! je voudrais bien voir ça !

LA COMTESSE.

Et puis, ce monsieur de Savigny, on le dit bien léger, bien dissipé.

LE COMTE.

Que ne dit-on pas !

LA COMTESSE.

On parle même d'une liaison...

LE COMTE.

Péchés de jeunesse, vieux péchés!

LA COMTESSE.

Non pas ; péchés d'hier, péchés d'aujourd'hui!

LE COMTE.

Comment savez-vous?

LA COMTESSE.

Pardonnez-moi, mon ami; mais sachant vos projets, j'ai pris des informations, et...

LE COMTE.

Vous avez pris des informations?... Ah ! ça, madame, vous avez sans doute oublié que je suis le tuteur de Lucie, et qu'il n'appartient qu'à moi... à moi seul, de pourvoir à son bonheur?

LA COMTESSE.

C'est justement parce qu'il s'agit de son bonheur que...

LE COMTE.

Vous avez eu tort... Brisons-là, madame, et qu'il soit dit, une fois pour toutes, que je veux être le seul maître, le seul juge en ceci.

LA COMTESSE.

Comme en tout.

LE COMTE.

Vous l'avez dit.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur et madame du Courteuil!

LE COMTE, *à part.*

Cette marquise a des allures qui me déplaisent souverainement.

SCÈNE II.

Les Mêmes, LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Bonjour, chère belle... Ah ! c'est vous, comte... d'honneur je ne vous reconnaissais pas... Vous avez l'air du grand turc, mon cher.

LE COMTE.

Mille pardons, marquise ; si j'avais prévu...

LA MARQUISE.

Comment, comtesse, vous permettez la robe de chambre à votre mari ! Prenez garde ! la chute de la monarchie date du jour où monsieur de Lafayette parut à la cour, en pantalon.

LE COMTE.

Et où madame Roland s'introduisit au conseil.

LE MARQUIS, *riant.*

C'est très joli !... c'est très jo...

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est ?

LE MARQUIS.

Rien... je disais...

LA MARQUISE.

Assez !

LE MARQUIS.

Je voulais dire que...

LA MARQUISE.

C'est trop !...

LA COMTESSE.

J'espère que vous ne venez pas vous dégager pour ce soir.

LA MARQUISE.

Non certes... voici pourquoi je viens... Nous partons dans quelques jours... (*A son mari.*) A propos, vous ai-je averti, marquis ?

LE MARQUIS.

Je ne me rappelle pas...

LA MARQUISE.

Eh bien ! vous voilà prévenu. (*A la comtesse.*) Nous partons pour Bade. Et comme vous nous avez manifesté cent fois le désir d'y aller, je viens vous arracher à Paris, la grande ville.

Air : *Papillon jaune et bleu.*

Au mois de mai, Paris
Est un triste pays ;
Je ne comprends Paris
Que quand le ciel est sombre et gris.

J'aime Paris avec tous ses miracles,
Avec ses bals, ses fêtes, ses concerts,
Avec sa foule encombrant ses spectacles
Dont le soleil avait fait des déserts.
Mais Paris... haletant,
S'agitant, se battant
Pour avoir un peu d'air...
C'est l'antichambre de l'enfer !

LA COMTESSE.

On a le bois et les Champs-Élysées...

LA MARQUISE.

Mais en fait d'air on ne trouve en ces lieux
Que la poussière, en colonnes pressées,
Qui vous étrangle et vous crève les yeux.

Au mois de mai, Paris, etc.

LA MARQUISE.

Oh ! il n'y a pas à dire je n'en veux pas !... je vous enlève.

LE MARQUIS.

C'est charmant... c'est char...

LA MARQUISE.

Encore!

LA COMTESSE.

Je ne sais si mon mari voudra...

LA MARQUISE.

Ah !... il y a donc toujours voix délibérative aux menus plaisirs?

LE COMTE.

Et... prépondérante... assez souvent, madame.

LE MARQUIS.

Bah !...

LA MARQUISE.

Je crois ce que c'est... vous faites un ménage constitutionnel... avec deux chambres.

LE MARQUIS.

Ah ! le mot est clair...

LA MARQUISE.

Mais taisez-vous donc, marquis; on n'entend que vous... Et monsieur le comte, sera-t-il assez gracieux pour permettre?

LE COMTE.

J'en suis désolé, marquise... mais nous sommes à la veille d'un voyage indispensable.

LA MARQUISE.

Oh! c'est différent... mais si vous venez de notre côté, nous pourrons nous retrouver... Où allez-vous, comtesse?

LE COMTE, *vivement.*

A Quimper.., vous voyez que nous nous tournons le dos.

LA MARQUISE.

A Quimper? qu'est-ce que c'est ça? est-ce qu'on va à Quimper?

LA COMTESSE.

Il paraît que oui.

LA MARQUISE, *à part.*

Elle était prévenue... comme le marquis.

LE MARQUIS, *à part.*

Comme il mène sa femme; la faire aller à Quimper!

LE COMTE.

Ainsi, marquise, il ne faut pas songer...

LA MARQUISE.

Pourquoi donc? moi, je n'avais pas d'autre but que de fuir Paris, sans vous quitter — Nous irons à Quimper.

LE COMTE.

Ah! (*A part.*) C'est un peu fort... (*Haut.*) Mais le marquis préfère peut-être...

LE MARQUIS.

Moi?... j'ai toujours désiré voyager dans l'ouest... seulement, il faudra que je prévienne M. Gaston.

LE COMTE.

Pourquoi donc?

LE MARQUIS.

Il n'aurait qu'à aller à Bade, pour nous y rejoindre

LA MARQUISE, *bas.*

Vous ne ferez donc toujours que des sottises?

LE MARQUIS, *haut.*

Mais puisque c'était convenu.

LE COMTE, *à sa femme.*

Ah! tout cela était dans vos projets, chère amie?

LA COMTESSE, *troublée.*

Projets en l'air, je vous assure.

LE COMTE.

Fort bien!

LE VALET, *annonçant.*

M. Gaston de Lucienne!

LE MARQUIS.

Et arrivez donc, mon cher; on parlait de vous.

LE COMTE, *à part.*

Décidement, il y a complot...

SCÈNE III.

Les Mêmes, GASTON.

GASTON, *après avoir salué.*

J'ai reconnu en bas la calèche de madame la marquise, et...

LE MARQUIS.

Et vous veniez savoir quand on va à Bade. (*La marquise le regarde en haussant les épaules; le marquis l'interroge du regard, d'un air étonné; la marquise lui tourne le dos et marche avec impatience.*)

LE MARQUIS, *au comte.*

Qu'est-ce qu'elle a donc, ma femme? je ne peux pas dire un mot sans que...

(*Il continue à parler bas au comte.*)

GASTON, *bas à la comtesse.*

J'ai pris de nouveaux renseignements.

LA COMTESSE, *idem.*

Eh bien?

GASTON, *bas.*

Je suis sur la voie... il paraît que monsieur de Savigny...

LA COMTESSE, *idem.*

Silence, on nous observe... (*Haut, s'adressant au marquis et à Gaston.*) Messieurs, j'ai un conseil à vous demander.

LE MARQUIS ET GASTON.

Un conseil?

LA COMTESSE.

Sur la manière de disposer dans le jardin, mes lanternes chinoises.

GASTON.

A vos ordres, madame...

LE MARQUIS.

A vos... (*A sa femme.*) Puis-je?

LA MARQUISE, *avec impatience.*

Sans doute.

LA COMTESSE.

Marquis... votre bras.

LE MARQUIS.

Avec plai... (*A sa femme.*) Puis-je?

LA MARQUISE, *avec colère.*

Oui... oui... oui!

Air : *Allons, partez promptement.*

LA COMTESSE.

Pour me tirer d'embarras,
Pour bien régler cette fête,
Il faut une forte tête...
Allons, marquis, votre bras.

LA MARQUISE.

Certes, c'est la dernière fois
Que dans le monde je vous mène.

LE MARQUIS.

Qu'est-c' que j'ai donc fait?

LA MARQUISE.

Rien

LE MARQUIS, *à part.*

Je crois
Que la marquise a la migraine.

REPRISE ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Pour me tirer d'embarras, etc.

LA MARQUISE.

Pour le tirer d'embarras,
Pour bien régler cette fête,
S'il faut un homme de tête...
Refusez-lui votre bras.

GASTON.

Pour le tirer d'embarras,
Pour bien régler cette fête,
S'il faut un homme de tête,
Vous lui devez votre bras.

LE COMTE.

Je lis dans leur embarras,
Qu'ils cherchent un tête-à-tête;
Mais en tiers, à cette fête,
Je ne les quitterai pas.

(*Gaston, la comtesse et le marquis sortent par le fond.*)

SCÈNE IV.

LE COMTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Vous n'allez pas à la Bourse?

LE COMTE.

J'ai encore le temps. (*Un silence.*)

LA MARQUISE

Monsieur le comte, savez-vous à quoi je pense en ce moment?

LE COMTE.

Pas précisément, marquise.

LA MARQUISE.

Eh bien!

Air de *Turenne.*

Je pense que par aventure,
Si jamais mon cher le marquis
Me faisait à moi cette injure,
De me parler comme... certains maris,
Une heure après j'aurais quitté Paris
Pour me venger de cet époux maussade,
Dès aujourd'hui, monsieur, je partirais...
S'il le fallait, à pieds je marcherais!
Mais demain je serais à Bade!... (*bis.*)

LE COMTE, *impassible.*

A pieds, il vous faudrait un mois.

LA MARQUISE.

Eh bien! j'irais en ballon, j'irais par le télégraphe électrique!... mais j'y serais demain!

LE COMTE.

Ah!... et moi, marquise! devinez-vous à quoi je songe, en cet instant?

LA MARQUISE.

Parfaitement... vous vous dites que si vous étiez le mari de

certaines femmes, vous éprouveriez une douce joie à leur appliquer la maxime du loup de la fable; dussiez-vous prendre une canne pour les convaincre plus vite.

LE COMTE.

Ah ! marquise...

LA MARQUISE.

Vous ! vous me battriez ! et vous feriez bien : car, je vous le dis tout net, si j'avais un mari comme vous, moi, je le battrais.

LE COMTE.

Mais, Dieu me pardonne ! c'est la méthode Baucher appliquée aux maris rétifs.

LA MARQUISE.

Rétif est le mot... et, moi, je n'admets pas de maris rétifs. Mais qu'avez vous donc monsieur le comte ?

LE COMTE.

Moi ? rien.

LA MARQUISE.

Avouez que vous mourrez d'envie... d'aller accrocher des lanternes comme ...?

LE COMTE, troublé.

Moi ?... Vous vous trompez, marquise ; car il est deux heures, et je vais à la bourse.

LA MARQUISE.

Oui, à la bourse... mais, après avoir passé par l'institut. (*Mouvement du comte.*) Vous vous portez, je le sais ; mais vous échouerez, je vous en préviens.

LE COMTE.

Qui a pu vous instruire ?

LA MARQUISE.

Ce n'est pas votre femme, toujours !

LE COMTE.

Parbleu ! elle ne sait rien.

LA MARQUISE.

Et vous avez la prétention d'arriver sans les femmes ?

LE COMTE.

Est-ce que ces choses là les regardent?

LA MARQUISE.

Tout les regarde ! et je parierais que vous n'aurez le fauteuil qu'autant que nous le voudrons bien.

LE COMTE.

Vraiment ?

LA MARQUISE.

Et que vous n'irez à Quimper que si cela nous plaît

LE COMTE.

Pariez vous beaucoup, marquise ?

LA MARQUISE.

Oh ! mon Dieu, une centaine de louis, si vous voulez.

LE COMTE.

Je les tiens... mais en vérité, je vous vole votre argent.

LA MARQUISE.

Voulez-vous doubler le pari ?

LE COMTE, riant.

Non, je ne veux pas vous ruiner.

SCÈNE V.

LA MARQUISE, LE COMTE, LE MARQUIS *dans le fond, des lanternes à la main.*

LE MARQUIS.

Je crois que c'est ici.

LA MARQUISE.

Que faites-vous donc là, marquis.

LE MARQUIS.

J'accroche des lanternes... ce sera féerique... j'en suis à ma soixante-quatorzième.

LE COMTE.

Où donc est la comtesse ?

LE MARQUIS.

Au bout du jardin.

LE COMTE.

Et... monsieur Gaston ?

LE MARQUIS.

Il coupe la tête à vos dahlias, pour en faire des guirlandes... mais, soyez tranquille, la comtesse le surveille. C'est elle qui m'a envoyé ici pendant qu'ils travaillent ensemble.

LE COMTE, *à part.*

Décidément, il faudra que je mette ordre... à cette collaboration.

LA MARQUISE.

Vous allez au comité ?

LE COMTE.

Je vais gagner votre argent, marquise.

(*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LE MARQUIS *dans le fond, accrochant des lanternes, — puis* LA COMTESSE.

LA MARQUISE, *à elle-même.*

Ah ! monsieur le comte, vous prétendez arriver sans nous, et malgré nous ? c'est ce que nous verrons ! malheureusement, cette chère comtesse n'est pas de force à lutter contre lui... et puis, elle aime son mari, la pauvre femme ! je combattrai seule !... Voyons, il s'agit d'abord de trouver au comte un antagoniste, n'importe qui, un homme de paille, un zéro... à qui je donnerai une valeur, en me plaçant à sa gauche... mais qui ? Voyons donc parmi les imbéciles que je connais...

LE MARQUIS, *dans le jardin.*

Tournez-donc les yeux de ce côté, marquise..., c'est déjà superbe !

LA MARQUISE.

Eh !... voilà mon affaire. (*Appelant.*) Marquis !

LE MARQUIS.

Marquise ?

LA MARQUISE.

Laissez-là vos lanternes... j'ai à vous parler. (*Le marquis descend.*) Vous avez toujours rêvé l'Académie, marquis.

LE MARQUIS.

Moi ?

LA MARQUISE.

Je vous dis que vous l'avez toujours rêvée.

LE MARQUIS.

C'est vous qui... l'avez rêvé.

LA MARQUISE.

Il y a un fauteuil vacant, vous allez vous porter candidat, aujourd'hui même, à l'instant.

(*La comtesse paraît au fond.*)

LE MARQUIS.

Mais je n'ai jamais rien écrit !

LA MARQUISE.

Et votre traité sur l'art d'élever les vers à soie ?

LE MARQUIS.

C'est vrai, au fait ! mais il est peu connu.

LA MARQUISE.

C'est une chance de plus.

LE MARQUIS.

Mais...

LA MARQUISE.

D'ailleurs... j'ai parié que le comte échouerait.

LA COMTESSE, *à part.*

Mon mari ! que dit-elle ?

LE MARQUIS.

Chevière se porte donc ?

LA MARQUISE.

Oui... Et c'est vous qui le battrez.

LE MARQUIS.

Comment, je le battrai ?... oh !... soit... Mais, à propos, quelle école représenterai-je

LA MARQUISE.

La vôtre, parbleu !

LE MARQUIS.

La mienne ? Oui, c'est une idée.

LA MARQUISE.

Ah çà ! vous n'avez pas de temps à perdre. Le comité se réunit demain soir, vous allez courir chez les immortels.

LE MARQUIS.

Diable ! Mais qu'est-ce que je leur dirai aux immortels? Au fait, je parlerai beaucoup.

LA MARQUISE.

Non pas !

LE MARQUIS.

Alors, je leur dirai simplement que...

LA MARQUISE.

Non pas; vous prétexterez une entorse.

LE MARQUIS.

Une entorse pour ne pas parler... c'est une bonne idée!

LA MARQUISE.

Et vous ferez remettre à chacun de vos juges un petit discours... écrit.

LE MARQUIS.

Oh! pour ce qui est d'écrire!... C'est mon fort.

LA MARQUISE.

Je le sais; aussi, je vais... vous le dicter... et vous n'aurez qu'à... écrire... puisque c'est votre fort. D'abord, pour entrer en matière... un homme adroit...

LE MARQUIS.

Un homme adroit?...

(Elle sort par le jardin tout en causant avec le marquis. — La comtesse s'efface.)

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, seule. *(Elle descend en scène.)*

Qu'est-ce à dire? mon mari se présente à l'Institut, et il faut que j'écoute aux portes pour l'apprendre!... Il joue à la Bourse, depuis trois mois, et c'est au hasard que j'ai dû cette découverte! Il mène sa barque, et c'est au dernier moment qu'il daigne m'en faire part! Vous vous croyez donc infaillible, monsieur mon mari? et moi je ne compte donc pour rien? Mais cela ne doit pas être, et cela ne sera pas! Ah! vous voulez un fauteuil, et la marquise nous fait concurrence? Oh! mais, si les femmes s'en mêlent, j'en suis! Et nous verrons bien!... Il faut d'abord prévenir monsieur Gaston. Il m'est tout dévoué, il a de l'influence, de nombreux amis... Et mon mari n'en a guère. Mais j'y pense!... si monsieur Gaston se portait pour son compte et qu'ensuite... Pourquoi pas?... Il a fait des vers charmants, des nouvelles ravissantes... Oui, mais... voudra-t-il jouer ce rôle subalterne. Ah! le voici.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, GASTON.

LA COMTESSE.

Eh bien! quoi de nouveau?

GASTON.

Je reviens de la Bourse... Monsieur de Savigny y était; et j'ai appris qu'il est lancé dans une intrigue amoureuse, dont il se vante à tout venant, selon sa louable habitude.

LA COMTESSE.

Voici un renseignement précieux; et son indiscrétion va-t-elle jusqu'à nommer la victime?

GASTON.

Pas encore... Mais, au train dont il y va, cela ne peut tarder beaucoup. Il est déjà à la correspondance; et c'est ce soir, à votre bal, qu'il attend la bienheureuse réponse.

LA COMTESSE, à part.

Ici, le jour du contrat? cela promet pour l'avenir!... *(Haut.)* C'est bien, il faudra l'observer... ceci est très-important. Et la Bourse?

GASTON.

Le quatre et demi a monté de deux francs vingt-cinq, et le trois de un franc soixante-quinze, les actions sont en hausse; les obligations, les bons du Trésor ont été négociés. Mille pardons, comtesse, pour cet horrible patois...

LA COMTESSE.

Que vous parlez admirablement. Mais, dites-moi, c'est demain que l'Académie doit se réunir. Savez-vous si elle a fait un choix?

GASTON.

On dit que les voix sont fort partagées; est-ce que...

LA COMTESSE.

Oui, je laure un candidat.

GASTON.

Vraiment! et votre protégé se nomme?

LA COMTESSE.

Gaston de Lucienne.

GASTON.

Moi!

LA COMTESSE.

Vous-même.

GASTON.

Y pensez-vous? à mon âge!

LA COMTESSE.

Le talent n'a pas d'âge, monsieur.

GASTON.

Mais quand l'âge n'a pas de talent?

LA COMTESSE.

Vous voulez des compliments?

GASTON.

Non, certes. D'ailleurs, vous savez que je n'ai pas d'ambition.

LA COMTESSE.

Et cette gloire, que vous dédaignez, si une femme devait en être heureuse et fière?

GASTON.

Une femme? achevez...

LA COMTESSE.

Qu'est-ce à dire? Vous avez donc oublié le traité que vous avez signé? « Quoiqu'ordonne la comtesse de Chavière, j'obéirai aveuglément, sans examen, sans contrôle. »

GASTON.

En effet.

LA COMTESSE.

Eh bien! quand madame de Chavière ordonne, monsieur de Lucienne n'a qu'une chose à faire... prendre son chapeau et courir chez ses amis. Vous n'êtes pas encore parti?

GASTON.

J'obéis.

Air du Bouquetier.

J'obéis! (bis.)
Les moindres désirs d'une femme
Sont des ordres, madame;
Aussi, je cours chez mes amis.

(Il lui baise la main, le marquis paraît au fond, et voit le baiser.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Hum! hum! *(Il salue Gaston.)* Mon cher ami, la marquise réclame votre bras, jusqu'à sa voiture... elle désire vous parler, vous permettez, comtesse?

LA COMTESSE.

Comment donc!... d'autant mieux que j'ai toute ma toilette à faire. A bientôt, messieurs. *(Bas à Gaston.)* Ne perdez pas de temps.

GASTON, à part.

Ah! elle est ambitieuse? qu'à cela ne tienne...

ENSEMBLE.

Même air.

GASTON.

J'obéis, etc. (bis.)

LA COMTESSE, à part.

J'obéis aujourd'hui
A l'instinct secret de la femme
Qui brûle dans mon âme
De l'emporter sur son mari.

LA MARQUISE, à part.

Pauvre ami, pauvre ami!
Gaston complote avec sa femme;
Lui qui croit que la dame
Le traite en amoureux transi!

(La comtesse sort par la gauche, Gaston par le fond.)

SCÈNE X.

LE MARQUIS, puis LE COMTE.

LE MARQUIS, suivant *Gaston des yeux.*

Voilà pourtant les conséquences du système Chavières. A propos, si je notais ce que m'a dit la marquise? Ce n'est pas que j'aie besoin de ses conseils... mais je n'aurais qu'à ne plus m'en souvenir... Du papier, des plumes, voilà mon affaire. *(Il s'assied devant la table à gauche.)* Nous disions donc... M'y voici... *(Il écrit. Le comte entre par la gauche, sans voir le marquis; il est en habit noir, et va se mettre à la table de droite.)*

LE COMTE.

Allons, si j'en crois les promesses qu'on m'a faites, toutes les chances sont pour moi; je puis donc, sans trop de fatuité, mettre la dernière main à mon discours de réception. Voyons un peu ça. *(Il tire un papier de sa poche et s'assied à droite.)*

LE MARQUIS, *écrivant à gauche.*

Je n'en reviens pas de ma facilité! c'est qu'il n'y a pas à dire, tout cela ressemble à des pensées! J'ai donc des idées, moi? Eh bien, je m'en étais toujours douté.

LE COMTE.

L'exposition est ferme et nerveuse; mais c'est peut-être un peu brusque... Relisons.

LE MARQUIS.

L'exposition est claire et limpide; mais c'est peut-être un peu mou... Relisons.

LE COMTE.

Diable! à présent, c'est bien modeste. (*Il corrige.*)

LE MARQUIS.

Oh! oh! maintenant, c'est bien cassant. (*Il corrige.*)

LE COMTE.

Voilà un moyen terme.

LE MARQUIS.

Voilà un juste milieu. (*Ils se lèvent.*)

ENSEMBLE, *lisant.*

Messieurs, en présentant ma candidature... (*Ils se trouvent nez à nez et cachent leurs manuscrits derrière le dos.*)

LE COMTE.

Quoi? vous savez déjà...

LE MARQUIS.

Moi, parbleu! Mais vous?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GASTON.

GASTON.

Impossible de retrouver la marquise; sa voiture a disparu.

LE MARQUIS.

Parbleu, en matière électorale, aller vite est un grand point. Elle y crèvera les chevaux.

GASTON.

Vous êtes donc du secret?

LE MARQUIS.

Moi!... Ah! j'adore la question.

LE COMTE.

Ah çà! voilà un mystère bien transparent!

LE MARQUIS.

Ah! char... (*Voyant que sa femme n'est pas là.*) mant, charmant!

LE COMTE, *à Gaston.*

Mais qui vous a instruit?

LE MARQUIS.

Qui?... ma femme, parbleu! ma femme qui, à elle seule, ferait de la Beauce une montagne, des Pyrénées une plaine, et de la forêt de Bondy... un pensionnat de demoiselles.

GASTON.

Pardonnez-moi, ce n'est pas votre...

LE MARQUIS, *continuant.*

Oh! les femmes! les femmes! Tenez, comte, je déclare que nous avons beau pâlir pendant vingt ans sur le grec et le latin, porter bottes, cravaches et moustaches, jamais notre prétendue puissance n'égalera celle de ce petit être blanc et rose, que le bon Dieu a mis à nos pieds... pour nous aider à grimper à tout!

GASTON.

A qui le dites-vous! car c'est la comtesse qui m'a inspiré ma candidature...

LE COMTE.

Votre candidature?

LE MARQUIS.

Sa candidature?

LE COMTE.

C'est un peu fort.

LE MARQUIS.

C'est trop fort.

GASTON.

Qu'y a-t-il donc?

LE COMTE.

Il y a, monsieur, que ces petits complots, à deux...

LE MARQUIS.

Ne nous conviennent pas du tout.

GASTON.

Monsieur le comte plaisante sans doute, et madame de Chavières est au-dessus...

LE COMTE.

Je ne plaisante pas, monsieur, et, en tous cas, moi seul ai le droit de défendre la comtesse.

GASTON.

A tout autre que vous, monsieur, je prouverais le contraire.

LE MARQUIS.

Chavières a raison. (*Au comte.*) Sa conduite avec votre femme est compromettante.

GASTON.

Monsieur!

LE MARQUIS.

Oui, monsieur, et inconvenante, et scandaleuse. (*A part.*) Ah! tu me fais concurrence, toi!

LE COMTE.

Marquis, ceci me regarde... et monsieur comprendra, je suppose...

GASTON.

Vous prévenez mes désirs, monsieur.

ENSEMBLE.

Air: *J'aime l'uniforme.* (Hervé.)

GASTON ET LE COMTE.

De son insolence,
Je veux dès demain
Obtenir vengeance,
Les armes à la main.

LE MARQUIS.

De son insolence
Morbleu, dès demain,
Nous aurons vengeance
Les armes à la main!

GASTON.

Monsieur, j'attendrai vos ordres. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMTE.

Et vous ne les attendrez pas longtemps.

LE MARQUIS, *courant à la porte.*

Vous ne les attendrez pas longtemps!

LE COMTE, *à part.*

Ah! vous avez des secrets pour moi, madame la comtesse!

LE MARQUIS, *revenant.*

Dites donc, comte; comment trouvez-vous ce petit monsieur, qui vient nous faire concurrence?

LE COMTE.

Vous prenez la chose trop à cœur, marquis.

LE MARQUIS.

Comment! trop à cœur?

LE COMTE.

Sans doute; je ne veux pas que pour appuyer mon élection...

LE MARQUIS.

Votre élection?... vous voulez dire la mienne?

LE COMTE.

La vôtre?... ah çà! est-ce que vous vous portez, par hasard?

LE MARQUIS.

Parbleu!

LE COMTE.

Ainsi, les voix que vous allez recueillir...

LE MARQUIS.

Étaient pour moi!

LE COMTE.

Il fallait donc le dire tout de suite.

LE MARQUIS.

Vous ne me l'avez pas demandé.

LE COMTE.

Ainsi, je faisais un quiproquo.

LE MARQUIS.

Parfaitement; mais je ne vous en veux pas, au moins.

LE COMTE.

Ni moi; nous serons deux, voilà tout.

LE MARQUIS.

Trois! puisque Gaston en est.

LE COMTE.

Oh! celui-là n'est pas bien redoutable.

LE MARQUIS.

Eh! eh! il a les femmes pour lui.

LE COMTE.

Marquis, songez que vous parlez de la comtesse.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous, je me défie, moi, des roseaux qui plient devant le chêne ; parceque, quand il n'est plus là...

LE COMTE.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Ils se redressent !

Air : Ah ! ah ! braves soldats.

Je vous le dis tout bas,
Je me méfie
De ce roseau qui plie ;
Je vous le dis bien bas,
Il se dresse, mais ne l'oubliez pas. (*Bis.*)

Au revoir, comte. (*A part.*) Je vais distribuer mes circulaires.

SCÈNE XIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, *en toilette de bal.*

LE COMTE.

Ah! c'est vous, madame ; un mot avant de vous quitter.

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc, mon ami ?

LE COMTE.

J'ai, madame... que vous avez des façons d'être qu'il faut réformer.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire ?

LE COMTE.

Je veux dire : qu'il est tems de sacrifier vos préférences au soin de votre réputation ; et, quel que soit le charme que vous trouviez dans l'intimité de M. de Lucienne, je dis, madame, qu'il faudra y renoncer désormais.

LA COMTESSE.

Parlez-vous sérieusement, M. le comte ?

LE COMTE.

Au reste, je saurai châtier l'insolent ; et nous verrons si son épée a la mesure de ses prétentions.

LA COMTESSE.

Un duel! sur des soupçons injurieux, insensé! Mais, mon sieur, savez-vous que c'est me compromettre, me perdre d'honneur, de réputation, car après un pareil scandale...

LE COMTE.

J'en suis fâché, madame ; mais j'aime mieux le scandale que le ridicule.

LA COMTESSE.

En quoi donc peut-il vous atteindre ?

LE COMTE.

Assez, madame ; vous savez que je n'admets pas la discussion entre nous. Votre tâche, à présent, est de recevoir nos invités ; quant à la mienne, je la connais et je la remplirai.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, puis GASTON.

LA COMTESSE.

Oh ! mais, c'est un rêve !... Il est jaloux de Gaston. Est-ce qu'en effet le dévouement si désintéressé de ce jeune homme pourrait avoir l'apparence d'un autre sentiment? Ah ! mon Dieu !... si je m'étais trompée? Mais non, cela ne peut pas être ! C'est bien ma nièce, c'est bien Lucie qu'il aime ! En tous cas, je saurai bien réparer le mal sans bruit, sans éclat... Il n'est besoin pour cela ni d'épée, ni de pistolet, monsieur le comte... et j'ai mon projet. (*A Gaston qui entre.*) Ah ! c'est vous !

GASTON.

Pardonnez-moi, d'être revenu si tôt... Mais, comme cette visite est sans doute la dernière que je vous ferai...

LA COMTESSE.

La dernière, que voulez-vous dire ?

GASTON.

Vous me voyez désespéré, madame ; car, malgré tous mes soins à le cacher, le comte s'est aperçu de mon amour pour...

LA COMTESSE, *vite.*

Pour sa nièce?

GASTON, *étonné.*

Sa nièce?

LA COMTESSE, *jouant la comédie jusqu'à la fin de la scène.*

Je comprends ! et comme il la destine à M. de Savigny, il est furieux du choix que j'ai fait pour Lucie.

GASTON.

Pardon, madame, mais vous ne m'entendez pas.

LA COMTESSE.

A propos ! et la lettre en question, savez-vous à qui elle était adressée ?

GASTON.

A madame de Courteuil... mais...

LA COMTESSE.

La marquise?... mais alors tout est sauvé

GASTON.

Comment?

LA COMTESSE.

Sans doute... monsieur de Chavières ne peut donner sa nièce à un homme qui demande des rendez-vous le *jour* de son contrat...

GASTON.

Je ne vous comprends plus, madame, ou c'est vous qui ne voulez pas me comprendre... Ce n'est pas de mademoiselle Lucie que le comte me croit amoureux, mais de...

LA COMTESSE, *riant.*

De moi, peut-être ?

GASTON.

Sans doute !

LA COMTESSE.

Ah ! oh ! c'est charmant ! amoureux de moi, vous, qui avez vingt-cinq ans tout au plus ! et moi qui en aurai trente... dans six ans !!! Ah ! mais c'est du dernier plaisant !... Comment, monsieur Gaston, vous ne riez pas aussi ?

GASTON.

Mais, madame... c'est qu'en effet...

LA COMTESSE.

Voyons... soyons sérieux... A tort ou à raison, le comte est furieux, et il faut le désabuser. Le moyen est bien simple... Ce soir, quand je l'aurai convaincu de la fourberie de son protégé, vous viendrez bien respectueusement lui demander... avec des gants blancs... la main blanche de Lucie.

GASTON.

Mais, madame !

LA COMTESSE.

Ne m'interrompez donc pas... vous lui direz que ma nièce vous aime, car elle vous aime.

GASTON.

Quoi !

LA COMTESSE.

Faites donc l'étonné !... vous lui direz qu'elle vous aime ; que vous l'aimez... car vous l'aimez. (*Mouvement de Gaston.*) Vous ne l'aimez pas ?

GASTON.

Sans doute... mademoiselle Lucie est charmante... mais...

LA COMTESSE.

Vous voyez bien que vous en êtes fou !... et c'est fort heureux, car, sans cela, comment désabuser le comte? il garderait ses soupçons ; il ferait du bruit, du scandale ; et mon repos, ma réputation seraient à jamais perdus... perdus par vous.

GASTON.

Oh ! cela ne sera pas, j'ai compris, madame, et j'obéirai.

LA COMTESSE.

C'est bien heureux.

GASTON.

Parlez, j'attends vos ordres.

LA COMTESSE

Les voici... Courir chez mon banquier et réaliser les bénéfices faits depuis trois mois... retirer mes diamants et rembourser le bijoutier... puis revenir ici dans une heure.

GASTON

J'obéis.

LA COMTESSE.

A propos, et votre élection ?

GASTON.

Ne m'en parlez pas, madame, j'en suis honteux pour l'Académie, j'ai déjà une douzaine de voix.

LA COMTESSE.

Très-bien ! je vous les prends ; ne cherchez pas à comprendre, je vous expliquerai cela.

GASTON, *gaîment.*

Quand vous voudrez, ne vous gênez pas.

LA COMTESSE.

Votre main... mon ami. (*Gaston lui baise la main.*)

Air : *Boléro de la chanteuse voilée.*

LA COMTESSE.

Je ne vous parle pas de ma reconnaissance,
Il vous faut avant tout réparer mon imprudence,
Lorsque vous reviendrez, j'aurai déjà, je pense,
[illegible]
[illegible], grâce à vous.

GASTON.

REPRISE ENSEMBLE.

Ah ! ne prononcez pas le mot reconnaissance !
Il me faut avant tout assurer votre vengeance ;
Mais quand je reviendrai, je trouverai, je pense,
Votre époux (*bis.*)
Repentant à vos genoux. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

LA COMTESSE, puis LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

C'était donc vrai ! il m'aimait... Mais ce n'était pas une raison, monsieur le comte, pour se démener ainsi... un duel vous eût bien avancé !... vous le voyez, l'affaire est arrangée... à l'amiable ; je ne serai pas compromise ; vous ne serez pas ridicule ; Lucie aura un bon mari, qu'elle aime, et Gaston, une bonne femme, qu'il aimera... Enfin, tout est pour le mieux... parce que je m'en suis mêlée...

LA MARQUISE, *à la cantonnade.*

Mais c'est superbe !

LA COMTESSE.

La marquise ! à nous deux !

LA MARQUISE.

C'est affaire à vous, comtesse.

LA COMTESSE.

Dites-moi, marquise, ne devinez-vous pas la cause de cette fête ?

LA MARQUISE.

Il s'agit, je crois, du mariage de votre nièce avec...

LA COMTESSE, *la regardant fixement.*

Avec monsieur de Savigny :

LA MARQUISE.

Savigny !...

LA COMTESSE.

Mais qu'avez-vous donc ?

LA MARQUISE.

Oh ! ce que vous dites là est impossible !... ce mariage ne peut avoir lieu.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc ?

LA MARQUISE.

Pourquoi ? eh bien ! apprenez que cet homme trompe votre nièce, votre mari... comme il me trompait moi-même... Tenez, lisez, voici ce qu'il m'écrivait ce matin.

LA COMTESSE, *à part.*

J'ai ma preuve ! (*Lisant.*) « Madame, je ne puis plus vivre « ainsi. — Vous m'avez accordé trop ou trop peu. — Ce soir, « au bal de la comtesse, je veux que vous me disiez si vous « êtes la plus coquette ou la plus adorable des femmes. »

LA MARQUISE.

Mais nous rompons ce mariage, n'est-ce pas ?

LA COMTESSE, *hypocritement.*

Dame !... il le faut bien, à présent.

LA MARQUISE.

Le comte ! Ma lettre... cachez-la.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, *qui a vu le mouvement, à part.*

Qu'est-ce cela ? (*Haut.*) Qu'avez-vous donc, marquise... vous paraissez tout émue ?

LA MARQUISE.

Moi ? rien... Venez-vous, comtesse ?

LE COMTE.

Pardon, j'ai à parler à madame.

LA MARQUISE.

Alors, je vous laisse, à bientôt. (*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE XVII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Qu'y a-t-il, mon ami

LE COMTE.

Il y a que repos, fortune, honneur, tout me manque à la fois... Il y a que la hausse d'aujourd'hui achevait de me ruiner, tandis que le marquis et monsieur de Luciennes me battaient à l'Institut.

LA COMTESSE.

Et vous me rendez ma place auprès de vous ? Ah ! merci, monsieur le comte, vous avez compris que la place de la femme est là où l'on souffre... merci !

LE COMTE.

Madame, je ne viens pas chercher de consolations ; mais comme vous portez mon nom, l'honneur de ce nom doit vous être aussi cher qu'à moi.

LA COMTESSE.

Sans doute.

LE COMTE.

Eh bien, si dans vingt-quatre heures je puis jeter cinquante mille francs à mes créanciers, j'aurai du temps devant moi pour chercher de nouvelles ressources.

LA COMTESSE.

Mais...

LE COMTE.

Vous n'avez pas d'argent, je le sais ; mais j'ai cru pouvoir, dans ce danger commun, vous demander vos diamants, pour quelques jours seulement.

LA COMTESSE.

Mes... diamants ?

LE COMTE.

Au fait, je ne vous les vois pas ! par quel hasard ?

LA COMTESSE.

C'est que...

LE COMTE.

Eh bien !

LA COMTESSE, *se remettant.*

Je les ai donnés à remonter, je devais les avoir ce soir... mais mon bijoutier, m'a manqué de parole... et je ne les ai pas.

LE COMTE.

Ah !... et il vous a sans doute écrit... à ce sujet.

LA COMTESSE.

En effet.

LE COMTE.

N'est-ce pas sa lettre que vous lisiez quand je suis entré ?

LA COMTESSE.

Non, monsieur, non !

LE COMTE.

Et si je vous demandais cette lettre ?

LA COMTESSE, *avec un trouble affecté.*

C'est qu'elle n'est pas à moi, mon ami.

LE COMTE.

Si malgré cela, j'exigeais...

LA COMTESSE.

Pour la première fois de ma vie, je serais forcée de vous résister.

LE COMTE.

Il me faut cette lettre, madame.

LA COMTESSE.

C'est impossible, monsieur, je vous le répète...

LE COMTE.

Il me la faut, vous dis-je, et sur l'heure.

LA COMTESSE.

Mais, mon ami...

LE COMTE.

Prenez garde, madame, vous savez bien que je l'aurai de toute manière.

LA COMTESSE.

De la violence ? Ah ! monsieur ! je vous épargnerai du moins la honte de me l'avoir arrachée... (*Elle lui donne la lettre.*)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, GASTON.

GASTON, *saluant.*

Monsieur le comte !...

LE COMTE.

Vous ici, monsieur ?

GASTON.

Pardonnez-moi, monsieur ; mais avant de m'éloigner, j'ai dû faire une dernière tentative, dans l'intérêt de mon bonheur ; je viens donc vous demander, à vous et à madame la comtesse, la main de mademoiselle Lucie de Chavières.

LE COMTE, *ébahi.*

Sa main ?

GASTON.

Il y a un an que j'aime votre nièce, monsieur le comte... mais, sachant vos préventions contre moi...

LE COMTE.

Eh ! quoi, vos assiduités ici... ces causeries mystérieuses...

GASTON.

Je faisais ma cour, monsieur le comte, et je priais madame la comtesse de plaider ma cause auprès de vous.

LE COMTE, *à part.*

Je respire ! (*Haut.*) Cette demande, monsieur, qui, dans toute autre circonstance, m'eût fait autant de plaisir que d'honneur, je suis forcé de la refuser... un autre a ma parole... sans cela, croyez bien...

LA COMTESSE.

Et, sans cela, vous consentiriez ?

LE COMTE.

De grand cœur... mais...

LA COMTESSE.

Pardon, vous avez oublié d'ouvrir cette lettre, mon ami.

LE COMTE, *regardant l'adresse.*

A madame la marquise de Courteuil ? Comment, ce n'était pas à vous ?

LA COMTESSE.

C'est égal... veuillez la lire, et dans l'intérêt de ma nièce, permettez-moi de vous dire à mon tour... je l'exige.

LE COMTE, *à part, ouvrant la lettre.*

Elle n'est donc pas de lui ?...

LA COMTESSE, *bas à Gaston*

Avez-vous réalisé ?

GASTON, *idem.*

Voici la somme en bons du Trésor.

LA COMTESSE, *idem.*

Et les diamants ?

GASTON, *idem.*

Les voici.

LA COMTESSE, *idem.*

Merci !

LE COMTE, *après avoir lu.*

Est-il possible !

LA COMTESSE, *très-humble.*

Me pardonnez-vous, mon ami, de m'être permis d'y voir plus clair que vous, et d'avoir osé vous ouvrir les yeux ?

GASTON.

Je vous renouvelle ma demande, monsieur le comte.

LE COMTE.

Hélas ! monsieur, je suis prêt à tenir ma parole ; mais vous ignorez sans doute que les espérances de ma nièce ont diminué de beaucoup ; j'ai éprouvé à la Bourse des pertes considérables...

GASTON.

Cela ne m'arrêterait pas, monsieur, si ces pertes étaient réelles... mais elles ne sont qu'imaginaires.

LE COMTE.

Comment ?

GASTON.

Rien de plus simple, après vos premiers échecs, madame la comtesse imagina de jouer à la hausse des sommes égales à celles que vous risquiez à la baisse ; de sorte que le hasard, qui ruinait l'un, enrichissait l'autre forcément.

LE COMTE, *riant.*

Alors... c'est comme si je n'avais pas joué.

GASTON.

Vous n'avez perdu, en tout, que le droit de commission.

LE COMTE.

Mais ma femme n'allait pas à la Bourse, que diable ?

GASTON.

J'étais le fondé de pouvoir de... ma tante, monsieur le comte.

LE COMTE.

Pardon, mais pour faire face à mon enjeu ?

LA COMTESSE.

Je faisais remonter mes diamants... depuis trois mois... oh ! ne me grondez pas ! les voici. (*Elle montre l'écrin.*)

LE COMTE, *avec joie.*

Quoi ?...

LA COMTESSE.

Vous me pardonnez donc mes petits tripotages ?

LE COMTE.

Ah ! comtesse !...

LA COMTESSE, *avec malice.*

Que voulez-vous... ces maudites femmes, il faut toujours qu'elles se mêlent de ce qui ne les regarde pas !

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS, *au comte.*

Qu'est-ce que j'apprends donc ? vous voilà victime de la hausse énorme de tantôt ?

LE COMTE.

Quelle plaisanterie ! marquis, je vous présente mon futur neveu, monsieur Gaston de Luciennes.

LE MARQUIS.

Bah !

LA MARQUISE, *à part.*

Je suis vengée !

LE MARQUIS.

Mais vous n'êtes donc pas ?...

LE COMTE, *riant.*

Ruiné ? allons donc... ma femme ne l'aurait pas souffert !

LE MARQUIS.

Bah ! mais votre élection ?...

LE COMTE, *prenant son parti.*

Oh ! mon élection...

LA COMTESSE, *vite.*

Elle tient toujours !

LE MARQUIS.

Mais c'est de la folie... j'ai déjà quinze voix, et vous n'en avez que...

LA COMTESSE.

Oui, mais en y ajoutant celles de monsieur Gaston, ça fait déjà dix-neuf.

LE COMTE.

Quoi ! monsieur, vous renoncez ?

GASTON.

Moi... je...

LA COMTESSE, *vite.*

Monsieur ne travaillait que pour vous. (*Gaston s'incline.*)

LE COMTE.

Ah çà ! mais, tout le monde est donc pour moi ?

LE MARQUIS.

Ah çà ! mais, tout le monde est donc contre moi ? Heureusement que ma femme est là.

(*La marquise, la comtesse et Gaston remontent la scène pour recevoir les invités.*)

LE COMTE, *prenant le marquis à part.*

Marquis, que me disiez-vous donc tantôt... de me méfier des roseaux qui plient ?... moi, j'en connais qui ne plient pas, auxquels il ne faut pas trop se fier.

LE MARQUIS.

C'est pour ma femme que vous dites ça ? Hélas, je suis bien tranquille.

LE COMTE.

Comment... hélas ?

LE MARQUIS.

Oui... hélas !

LE COMTE.

Pourtant, je connais un certain Savigny...

LE MARQUIS.

Savigny ?... c'est moi qui l'ai offert à la marquise .. il m'évite des corvées.. et j'en profite, pour me donner un peu de bon temps.

LE COMTE.

Prenez garde !

LE MARQUIS.

Allons donc !

LE COMTE.

Mais, enfin, si l'on vous trouvait..

LE MARQUIS.

Qu'Adélaide, me trompe ?

LE COMTE.

Je ne dis pas cela... mais...

LE MARQUIS.

Tenez, Chavières, vous ne me croirez pas, eh bien, voilà une éternité que je cherche à prendre mon chêne en flagrant délit de coquetterie.. et le jour où j'y parviendrai sera le plus beau jour de ma vie.

LE COMTE.

Comment cela ?

LE MARQUIS.

Parce qu'alors je dépouillerai mon enveloppe de roseau, et que je passerai chêne à mon tour !... Oh ! une preuve de légèreté !... je la payerais... cent louis !

LE COMTE.

Eh bien ! je veux vous les gagner.

LE MARQUIS.

Vous !

LE COMTE.

Moi.

LE MARQUIS.

Vous avez une preuve ?

LE COMTE.

Oui, marquis.

LE MARQUIS.

Ah ! je parie bien que non !

LE COMTE.

Les cent louis ?

LE MARQUIS.

Les cent louis !

LE COMTE.

Voilà !... (*Il lui donne la lettre.*)

LE MARQUIS, *après avoir lu.*

Enfin, me voilà donc affranchi !

LE COMTE.

Du calme, marquis, du calme !

LE MARQUIS.

Moi ? oh ! je suis très-calme ! d'ailleurs, la marquise a juste autant de torts que je lui en souhaitais... ni plus, ni moins.

LE COMTE.

Le chêne tenait encore par quelques racines.

LE MARQUIS.

Ah ! c'est clair... au fait, je n'ai plus besoin de me gêner maintenant. (*Criant.*) C'est charmant !

LE COMTE.

Et mes cent louis ?

LE MARQUIS.

C'est juste, ça vaut ça !... Vous allez voir... Marquise ! marquise, prêtez-moi donc cent louis !

LA MARQUISE.

Cent louis ?... Vous allez jouer ?

LE MARQUIS, *lui montrant le billet.*

Non... c'est pour payer... un port de lettre.

LA MARQUISE.

Ciel !... (*Elle lui donne son portefeuille.*) Monsieur... croyez bien...

LE MARQUIS.

Quoi donc ! est-ce que je vous fais des reproches, moi ? je ne vous dis rien... mais je suis le maître, à présent. (*Il donne le portefeuille au comte.*)

LA COMTESSE, *bas à la marquise.*

Est-ce que votre autorité menacerait ruine ?

LA MARQUISE, *idem, se remettant.*

Allons donc !

LA COMTESSE, *idem.*

Prenez garde... sa candidature lui a donné des tendances.:

LA MARQUISE, *idem.*

Sa candidature ? quelle plaisanterie ! ça n'a jamais été sérieux.

LA COMTESSE, *idem.*

Pourtant...

LA MARQUISE, *idem.*

Vous allez voir. (*Haut.*) Marquis, vous oubliez qu'il vous reste encore des visites à faire ?

LE MARQUIS.

Moi ? (*A part.*) Elle veut m'éloigner.

LA MARQUISE.

Hé bien ?

LE MARQUIS.

Hé bien... je ne les ferai pas !...

LA MARQUISE.

Hein ?

LE MARQUIS.

Je n'avais accepté que pour vous faire plaisir... mais je préfère mon repos... et je me désiste !...

LE COMTE.

Ah ! marquis ! (*Bas à la marquise.*) Vous venez de regagner vos cent louis, marquise ; j'ai compris. (*Il lui rend le portefeuille.*)

LE MARQUIS, *bas au comte.*

Hé bien, j'espère que j'ai un peu l'air d'un chêne, maintenant.

LA MARQUISE, *bas à la comtesse.*

Vous voyez, il ne s'agit que de changer de tactique. (*Haut.*) Alors, rien ne nous retient plus à Paris ; et, dans quelques jours, nous pourrons aller... (*Bas à la comtesse.*) Où voulez-vous aller ?

LA COMTESSE, *bas.*

A Bade.

LA MARQUISE, *haut.*

Nous irons à Quimper !

LE MARQUIS.

Non, madame ! nous irons à Bade ! oh ! mais ! (*Au comte.*) On est chêne, ou on ne l'est pas... et je le suis !

CHOEUR.

Air de Gastibelza.

Tout le prouve aujourd'hui,
La femme, sans contredit,
Par le cœur et l'esprit
L'emporte sur le mari

77176

FIN

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46.